



LIRE

LE CHOIX DE L'OBS

Brautigan fumait-il du persil ?

C'EST TOUT CE QUE J'AI À DÉCLARER, PAR RICHARD BRAUTIGAN, TRADUIT PAR THIERRY BEAUCHAMP, FRÉDÉRIC LASAYGUES ET NICOLAS RICHARD, LE CASTOR ASTRAL, 790 P., 32 EUROS

★★★★ Avec Brautigan s'invente la légende moderne de l'écrivain américain : un rêveur, un éclaircur, un barde des petits riens. Il ne cherche pas à devenir un héros et ne se prend pas, comme Kerouac, pour le nouvel Homère de la route américaine. A San Francisco, où il s'installe en 1956 (il venait de l'Oregon), il cumule les boulots à un dollar par jour, livreur à bicyclette ou assistant de laboratoire. Il n'a pas un rond mais c'est l'âge d'or de la débrouille. Quand sa petite machine à écrire portative, une Royal noire qu'il a utilisée pour écrire son best-seller « la Pêche à la truite en Amérique », tombe en panne, sa femme, qui travaille dans un cabinet d'avocats, emprunte la machine de son bureau pendant le week-end. Et chipe quelques timbres pour envoyer les poèmes de Brautigan aux quatre vents, « *comme les aigrettes d'un pissenlit* » (dixit la veuve de Richard).

Brautigan n'a pas de lecteurs. Il a des admirateurs. Si vous rencontrez quelqu'un qui n'aime pas « la Vengeance de la pelouse », demandez-lui un autographe – il est unique en son genre. On ne compte pas les écrivains qui ont succombé aux charmes de sa prose, à commencer par Philippe Djian, pour qui Brautigan est Dieu. Moins connus que ses romans, ses poèmes, dont l'édition intégrale bilingue, partiellement inédite, paraît en France,

ne sont pas moins délectables (un autre recueil paraît sous le titre « Pourquoi les poètes inconnus restent inconnus »). Ce sont des haïkus d'Amérique – on sait que Brautigan avait une passion pour la civilisation japonaise : « Au Japon saoul dans un/bar/ça/va ». Écrit en 1968, « S'il vous plaît plantez ce livre » montre que, en pleine effervescence hippie, Brautigan n'était pas en reste quant aux substances. Fumait-il du persil ? Il avait imaginé d'inclure un poème dans des petits sachets de graines, fleurs et légumes mélangés. Ainsi, le lecteur aurait le choix de lire ou de planter. Dans « les Fleurburgers », il imagine que Baudelaire ouvre un stand de hamburgers à San Francisco et glisse des fleurs, à la place de la viande, entre les petits pains. « *Lorsqu'on le lit, on a envie d'habiter son cerveau* », explique Mathias Malzieu dans une belle préface. Il a raison. Trente ans après sa mort (Brautigan se suicide en 1984), les poèmes de celui qu'on appelle le « dernier des Beats » montrent à quel point le conformisme a, depuis, triomphé partout. Brautigan est mort et son cerveau aussi, mais son incroyable invention demeure dans sa poésie : « *La philosophie devrait s'arrêter/à minuit comme les bus./Imaginez Nietzsche, Jésus/et Bertrand Russell garés/dans les dépôts silencieux à voitures.* »

DIDIER JACOB

